CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

CHRONIQUE « CULTURE JEUNE ». PRATIQUES CULTURELLES ET « CLASSES » SOCIALES : VERS UN PRIMAT DE L'INDIVIDU ?

Pierre Bruno

Armand Colin | « Le français aujourd'hui »

2005/4 n° 151 | pages 117 à 121

ISSN 0184-7732
ISBN 9782200920739

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2005-4-page-117.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.
© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© Armand Colin | Téléchargé le 16/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)

PRATIQUES CULTURELLES ET « CLASSES » SOCIALES :

Vers un primat de l'individu ?

Par Pierre BRUNO

L'analyse sociologique des pratiques culturelles des Français se caractérise, depuis les années 1960, par les liens établis entre ces pratiques et les « classes » sociales même si la définition des unes comme celle des autres a pu changer. La notion de temps de loisir, c'est-à-dire de temps libéré des contraintes du travail et de la nature (sommeil), s'est ainsi substituée, comme objet d'étude, à un corpus de pratiques préétabli. Et le niveau de diplôme s'est révélé plus structurant que l'appartenance sociale, même si les deux variables restent fortement corrélées en des liens dialectiques. Ainsi structurée autour de l'antagonisme entre des pratiques « dominantes » et « dominées », la culture est donc traditionnellement l'objet de politiques visant sinon à réduire les inégalités, du moins à permettre potentiellement l'accès de tous à l'ensemble des loisirs. Paradoxalement, alors que les enquêtes ministérielles témoignent de la permanence des clivages comme du quasi immobilisme du système dans sa globalité, un nombre croissant de travaux semblent remettre en cause le lien entre pratiques et « classes ». Certains, comme Bernard Lahire, recentrent leurs études sur l'individu ; d'autres comme Sylvie Octobre, dans ses travaux sur les 6-14 ans[1], accordent une importance nouvelle à des variables comme le sexe ou les interactions au sein de la cellule familiale ; d'autres enfin, comme Dominique Pasquier[2], constatent chez les adolescents de tous milieux, la diffusion d'une culture commune, d'origine populaire, potentiellement totalitaire.

Sans doute une irritation (que l'on peut comprendre ou contester) face à l'air du temps peut-elle amener à voir derrière ces diverses évolutions une commune dérive droitière ou libérale. La question des engagements idéologiques sous-jacents au choix de tel ou tel paradigme ou de tel ou tel champ d'étude n'est d'ailleurs pas spécifique à la sociologie. Comme le dit élégamment Philippe Poirier, l'histoire culturelle, qui a le vent en poupe dans sa propre discipline, « a été – dès les années 1970 – pour certains historiens une stratégie visant à sortir des paradigmes de l'histoire écono-

1. En France, Ministère de la Culture et de la Communication, département des études et de la prospective, *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, red. par Sylvie Octobre, Paris, La Documentation française, 2004. Une synthèse (« Les loisirs des 6-14 ans », *Développement culturel*, n° 144, mars 2004) est disponible sur le site du ministère de la Culture.
2. PASQUIER D., *Cultures lycéennes, la tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005, coll. « Mutations ».

© Armand Colin | Téléchargé le 16/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)

mique et sociale fortement colorée par des approches quantitativistes »[3]. Pour dire les choses plus brutalement au risque de simplifications, l'histoire culturelle peut être perçue, à tort ou à raison, par certains historiens, comme une rupture non dépourvue d'arrière-pensées idéologiques avec une vision « marxiste » de l'histoire. Si cette question ne peut être négligée, l'évolution de la sociologie de la culture de l'échelle des groupes à celle des individus peut s'expliquer aussi par les liens étroits qui se sont établis entre la recherche et le souci de prospective ou d'évaluation des politiques culturelles[4] :

> Tout d'abord, la lecture des résultats laissait une impression d'éternel retour du même : progressions millimétriques voire nulles, permanence des mêmes hiérarchies et des mêmes écarts, réitération des mêmes disparités sociales ou géographiques. Cette situation d'état stable sur laquelle seule tranchait l'irrésistible ascension des pratiques audiovisuelles, autorisait tous les questionnements sur l'outil lui-même : précieuse à sa naissance, l'enquête n'était-elle pas devenue, par les contraintes mêmes de sa méthodologie, un outil inapte à capter des transformations pour elle désormais furtives ? […] D'autant que, et c'est là le second constat, la montée en puissance des enquêtes de public menées à l'initiative des établissements culturels, des collectivités territoriales et du monde de la recherche apportait un nouveau regard sur les publics de la culture. Celui-ci, portant sur des publics spécifiques, souvent sociologiquement homogènes, appréhendait beaucoup plus facilement que les grandes enquêtes nationales la diversité des usages, des gouts et des itinéraires culturels ainsi que le jeu complexe des « petits » facteurs explicatifs non identifiables à l'échelle de la population française.[5]

Plus généralement, l'accent mis sur les pratiques individuelles aux dépens des logiques « de classe » est bien antérieur aux travaux de B. Lahire et des chercheurs proches de P. Bourdieu comme G. Mauger[6] ont pu déjà explorer cette piste de recherche. Dès l'introduction des *Histoires de lecteurs*, les auteurs affichent les deux orientations de leurs travaux. Tout d'abord un changement radical de perspective caractérisé par la volonté d'expliquer les exceptions (forts lecteurs d'origine populaire ou cadres et patrons non-lecteurs), ensuite, se référant pour cela aux travaux de R. Chartier, la remise en cause de la correspondance implicite établie jusque-là entre clivages culturels et clivages sociaux. Ceci par une définition

3. POIRIER P., « L'Histoire culturelle », *Sciences Humaines*, n° 162, juillet 2005, p. 59.
4. Sans doute est-il bon de rappeler ici les mots de Jean Copans, professeur de sociologie à l'université René-Descartes Paris 5, dans *Le Monde* du 2 mai 2001, lors de la très polémique attribution du titre de docteur à l'astrologue Élisabeth Tessier : « L'astrologie n'est pas là où on la croit. C'est la sociologie (et de plus en plus l'ethnologie) qui a "astrologisé" ses compétences pour un plat de lentilles ! Depuis vingt ans, ces deux sciences sociales se sont vendues aux pouvoirs, aux administrations et aux médias qui nous gouvernent pour expliquer (et, sous-entendu, prévoir) le présent et le futur proche. Les sciences sociales courent maintenant après l'actualité, lorsqu'elles ne cherchent pas à la devancer. »
5. DONNAT O. & TOLILA P., « Présentation » de *Le(s) Public(s) de la culture*, dans O. Donnat & P. Tolila (dir.), Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 17-18.
6. MAUGER G., POLIAK C. & PUDAL B., *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 2000, coll. « Essais et Recherches ».

© Armand Colin | Téléchargé le 16/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)

plus fine de la position sociale (structure du capital, division sociale du travail…) mais aussi par la prise en compte d'autres variables comme le sexe (ou genre) ou les effets de générations. Le tout, analysé par le biais du prisme de l'expérience individuelle (ces « Histoires de lecteurs » qui ont donné son titre à l'ouvrage), aboutit à une vision centrée sur des itinéraires singuliers qui tentent de prendre en compte simultanément les logiques des différents champs concernés (champ littéraire, champ politique…) et les « déplacements d'intérêts » les plus personnels (liaisons et déliaisons amoureuses, engagement et désengagement politiques…). Cet accent mis, chez des intellectuels s'inscrivant dans la mouvance bourdieusienne, sur le parcours individuel lu à travers le prisme des effets de champ et des stratégies personnelles n'est pas spécifique à ces auteurs. Leurs histoires de lecteurs sont à mettre en perspective avec l'« histoire d'auteur » de Racine retracée par Alain Viala qui, pour relater un parcours littéraire, n'en est pas pour autant aux antipodes des monographies savantes habituellement consacrées aux valeurs sûres du patrimoine littéraire français et aujourd'hui mobilisées dans les stratégies de légitimation des productions littéraires traditionnellement dominées (comme en témoigne la multiplication actuelle de monographies d'auteurs de littérature pour la jeunesse).

Malgré les polémiques qu'ils ont pu susciter, les travaux de B. Lahire (et plus particulièrement *La Culture des individus*[7]) ne font somme toute que s'inscrire dans le courant précédent tout en en poussant plus loin la logique : hier négligés, les cas atypiques ne constituent plus une minorité statistique dont la compréhension peut expliquer l'ensemble du système. Naguère exceptions, ils constituent en quelque sorte la règle :

> La frontière entre la légitimité culturelle (la “haute culture”) et l'illégitimité culturelle (la “sous-culture”, le “simple divertissement”) ne sépare pas seulement les classes, mais partage les différentes pratiques et préférences culturelles des mêmes individus, dans toutes les classes de la société. En effet, à l'échelle individuelle, c'est tout d'abord la fréquence statistique des profils culturels individuels composés d'éléments dissonants qui saute aux yeux de l'observateur : ceux-ci sont absolument ou relativement majoritaires dans tous les groupes sociaux (quoique nettement plus probables dans les classes moyennes et supérieures que dans les classes populaires), à tous les niveaux de diplôme (même si beaucoup plus probables chez ceux qui ont obtenu au minimum un baccalauréat que chez les non-diplômés) et dans toutes les classes d'âge (bien que de moins en moins probables quand on va des plus jeunes aux plus âgés).[8]

L'accent mis sur l'individu n'est donc pas une négation de l'existence des groupes sociaux ni même des clivages, antagonismes et hiérarchies que ces derniers génèrent. Il s'agit là plutôt d'un changement de perspective : il ne s'agit plus de nier les spécificités individuelles ou de voir comment les logiques des groupes s'expriment à travers des individus, il s'agit encore moins (et là les critiques de B. Lahire envers les portraits-encarts de *La Distinction*

7. LAHIRE B., *La Culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.
8. *Ibid.*, p. 13.

© Armand Colin | Téléchargé le 16/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)

sont très nettes) de ramener les pratiques de l'individu à ce qui le rattache à une position de classe prédéfinie. Désormais le regard est porté avant tout sur la perception les usages individuels pour comprendre ensuite, par ce biais, les logiques collectives. L'auteur peut donc traiter tout à la fois des « nuanciers culturels individuels »[9], de la « distinction de soi »[10] sans occulter, dans une perspective toute bourdieusienne, les « guerres symboliques perpétuelles qui se mènent dans toutes les régions du monde social, au sein des plus petites communautés » et en reconnaissant que « la guerre symbolique de tous contre tous ne signifie pas que chacun dispose de moyens équivalents de se battre et d'imposer ses vues. »[11] On comprend donc comment B. Lahire peut donc chercher à marquer son attachement à certaines conceptions traditionnelles de la sociologie de la culture et à se démarquer de certaines recherches très marquées par l'air libéral de l'heure :

> En tendant aujourd'hui à vouloir se défaire à tout prix et avec empressement de ces modèles d'analyse, par lassitude interprétative pour les uns ou par inclination idéologique pour les autres, une partie des sociologues montre qu'elle se laisse porter, sans trop y réagir, par des changements de l'air du temps idéologique.[12]

De fait, la prise en compte de l'individu dans les représentations « marxistes » ou « bourdieusiennes » de la culture ou de la littérature n'est pas chose nouvelle, même si, comme le notait Robert Escarpit « cette triple appartenance de la littérature aux mondes des esprits individuels, des formes abstraites et des structures collectives en rend l'étude malaisée. »[13] De même, l'analyse marxiste des rapports entre classes sociales et auteur n'a pas toujours abouti à la négation de celui-ci comme dans la vulgate djanovienne, l'idéologie « de classe » fonctionnant avec d'autant plus d'efficacité dans une œuvre qu'elle s'y exprime par le prisme de la conscience de l'individu :

> Un individu représente une classe sociale, et l'idéologie de cette classe, dans la mesure où il prend position par rapport à ce "climat" idéologique ; autrement, dans le cas de l'écrivain, il n'écrirait rien. Le produit du travail romanesque n'est œuvre que dans la mesure où il fournit un apport propre, dans la mesure où il comporte une invention par rapport à l'"esprit" dont il dépend.[14]

Il n'en reste pas moins vrai que, dans ces deux perspectives, la mise en relation de l'individu et des structures n'en reste pas moins problématique. Le modèle le plus pertinent, mais aussi le plus complexe, étant probablement l'approche structuralo-constructiviste de P. Bourdieu. En effet, dans

9. *Ibid.*, p. 22.
10. *Ibid.*, p. 28.
11. *Ibid.*, p. 672.
12. *Ibid.*, p. 11 (voir aussi p. 725 et sq.).
13. ESCARPIT R., *Sociologie de la littérature*, 6e éd., Paris, PUF, 1978, coll. « Que sais-je ? », p. 5-6.
14. MACHEREY P., *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, p. 257.

© Armand Colin | Téléchargé le 16/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)

certaines de ces analyses, celui-ci a tenté de dépasser l'opposition entre l'objectivisme, qui postule la soumission de l'agent (émetteur ou récepteur, auteur ou lecteur…) aux structures, et le subjectivisme, qui ne reconnait les structures que comme création de la volonté des agents. Le structuralisme constructiviste (appelé aussi *constructivisme structuraliste* ou *structuralisme génétique*) tend à établir le lien dialectique entre des structures objectives créées par des agents mais créant la conscience des agents donc leur perception subjective de ces structures comme celle des changements à y apporter. Et si des présupposés idéologiques influent sur les recherches actuelles, ils se mesurent moins (dans les travaux cités ici) à l'intérêt porté aux agents qu'au désintérêt porté aux structures : structures narratives (le « contenu » de l'œuvre), structures objectives (institutions culturelles ou littéraires), mais aussi structures implicites, résultant de la concordance des stratégies individuelles des agents. On voit mal en effet dans ces travaux (mais ce n'est pas, il est vrai, leur objet immédiat) comment ces parcours, ces contradictions, ces comportements peuvent arriver à générer ou maintenir des inégalités. Peut-être n'est-ce pas tout simplement le cas, mais on mesure bien sur ce point la différence de ces discours sur la lecture et la culture avec une sociologie de l'éducation qui a su montrer, elle, comment le rôle reproducteur du système scolaire n'était pas lié à une structure omnipotente (et encore moins à une volonté mauvaise cachée derrière le système tout entier) mais à l'action des acteurs individuels : parents qui tentent de détourner la carte scolaire pour maintenir une hiérarchisation sociale mise à mal par le « système », enseignants qui, orientant différemment, à niveau scolaire égal, les élèves suivant leur origine sociale ou ethnique, rétablissent des ségrégations sociales mais aussi raciales[15].

Sans doute faut-il se méfier des politisations commodes du champ des sciences humaines, surtout lorsque l'on en est soi-même l'un des modestes acteurs – ce même si, nous le verrons dans la prochaine chronique, on peut observer chez certains sociologues des influences idéologiques plus nettes (dont des discours sur le « déclin du modèle de l'homme cultivé » et l'« idéologisation du débat sur les apprentissages scolaires du français » que le lecteur du *FA* saura immédiatement replacer dans leur contexte). Mais la question première est peut-être de savoir si la « culture », même soumise au regard de l'historien ou du sociologue, est aujourd'hui le lieu où se mesurent le mieux les inégalités sociales.

Pierre BRUNO

15. Voir les travaux de Marie Duru-Bellat, François Dubet *et al.*

© Armand Colin | Téléchargé le 16/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)